JEAN SANS-TERRE

OU

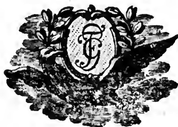
LA MORT D'ARTHUR.

JEAN SANS-TERRE
OU
LA MORT D'ARTHUR.
TRAGÉDIE,

En trois actes & en vers.

Par M. DUCIS, *l'un des quarante de l'Académie Françoise.*

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre François de la rue de Richelieu, le mardi 28 juin 1791.



A PARIS,

Chez GUEFFIER, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n°. 17.

M. DCC. XCII.

AVERTISSEMENT.

JE me suis apperçu, aux représentations de cette tragédie, lorsqu'elle étoit en cinq actes, que les deux derniers n'intéressoient que foiblement ; mais c'est le public, que le sentiment ne trompe jamais, qui m'a ouvert les yeux ; c'est lui, & lui seul qui m'a fait connoître cette faute essentielle à laquelle, peut-être, j'ai été entraîné, sans le savoir, par l'affection même dont je m'étois passionné pour mon sujet. J'aurois dû penser que, du moment où Arthur, cet enfant si aimable & si malheureux, est privé de la vue, c'est, en quelque sorte, pour le public, comme s'il étoit privé de la vie. Il semble que la lumière du jour, en s'éteignant pour lui, fasse disparoître, en même temps, l'intérêt de la pièce pour le spectateur. J'ai donc pris le parti de la resserrer en trois actes, & de courir, à grands pas, vers mon dénouement, en hâtant la mort d'Arthur & de sa mère. J'ai fait périr ce prince par la main du roi, son oncle ; parce qu'en effet ce roi perfide & barbare, le poignarda lui-même, & qu'il m'eût été impossible de démentir l'histoire sur un fait aussi connu ; mais j'ai cru devoir le punir, en quelque façon, en lui faisant annoncer par Hubert une mort funeste & terrible qu'il trouveroit dans une coupe empoisonnée ; & j'ai suivi, en cela, Sakespeare, qui le fait expirer devant les spectateurs, par ce genre de mort, dans les douleurs les plus cruelles.

On n'ignore point que c'est Sakespeare qui m'a fourni la scène où le roi Jean engage Hubert à brûler les

yeux du jeune Arthur avec un fer rouge, & celle où Hubert tâche, mais en vain, d'exécuter cette horrible commission. Ces deux scènes sont dignes du pinceau de ce grand poëte, quand il excelle; & c'est la seconde de ces deux scènes où Arthur parle avec tant de charmes & d'éloquence à Hubert, qui m'a comme forcé, par la vive émotion dont elle m'a pénétré, à faire passer ce sujet sur notre théâtre.

Il ne me reste plus qu'un desir à former : c'est que l'intérêt du sujet suffise actuellement pour soutenir, pour animer tout l'ouvrage; c'est qu'instruit par le public d'une faute capitale, j'aie été assez heureux pour la corriger, & couvrir, s'il se peut, en partie du moins, les autres fautes qui me sont échappées. Au reste, je ne puis trop remercier les acteurs qui ont représenté cette pièce. Sans parler des talens de chacun d'eux en particulier, & de ce que je leur dois de reconnoissance, pouvois-je, dans le rôle d'Arthur, de ce jeune prince, à qui je donne dix ou douze ans, souhaiter une voix plus tendre, une figure plus charmante que celle de Mlle. Simon? Pouvois-je sur-tout desirer plus de grace, plus d'ame, plus d'intelligence? Que pouvoit-il me manquer dans le rôle d'Hubert, puisque c'est M. Monvel qui l'a rendu? Par quelles nuances délicates fait-il allier les tons les plus voisins du familier avec les accens les plus mâles ou les plus déchirans de Melpomène! Par quelles ressources prodigieuses se met-il toujours en mesure avec des moyens foibles, sans jamais rien faire perdre aux effets les plus larges & les plus

frappans de la fcène tragique! Quelle obligation ne lui ai-je pas dans le perfonnage d'Hubert! C'eft pour Arthur qu'il refpire; c'eft pour Arthur qu'il craint & qu'il efpère. Il ne veille, il ne parle, il ne fe tait, il ne diffimule que pour lui. Il eft pour lui, dans cette tour funefte, comme une feconde providence, toujours attentif, toujours préfent fur les pas d'un tyran foupçonneux & féroce, qui rode dans fes cachots, & femble y flairer fes victimes. Quelle affection! Quelle inquiétude! Quelle vigilance! L'ame d'Hubert ou de M. Monvel eft par-tout. Cet acteur extraordinaire fent toutes les paffions, fe transforme dans tous les perfonnages. Voilà le fecret des Duménil & des le Kain. Comme eux, il répand, de tous côtés & dans les moindres détails, ce charme d'une création perpétuelle, cette énergie douce ou brûlante de la nature, ce feu de la vie qui le confume lui-même, & dont il anime fi heureufement fes propres ouvrages.

PERSONNAGES.

JEAN, Roi d'Angleterre, ſurnommé Jean Sans-Terre. . . . . *M. Talma.*

CONSTANCE, Ducheſſe de Bretagne, veuve de Godefroi, frère du Roi Jean Sans-Terre, & mère d'Arthur, ſous le nom d'Adèle. *Mme Veſtris.*

ARTHUR, jeune Prince, âgé de dix ans, fils de Godefroi & de Conſtance, neveu du Roi. *Mlle. Simon*

HUBERT, commandant en chef de la tour de Londre. . . . . *M. Monvel.*

NÉVIL, commandant en ſecond dans cette tour. . . . . . *M. Chatillon.*

KERMADEUC, vieillard Breton. *M. Deſroſières.*

Un OFFICIER. . . . . . *M. Sinclair.*

Un SOLDAT.

PERSONNAGES MUETS.

GARDES DU ROI JEAN.
TROUPE DE SOLDATS.
PEUPLE.

La ſcène eſt en Angleterre, dans la tour de Londre.

JEAN



JEAN SANS-TERRE
OU
LA MORT D'ARTHUR.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une grande salle de la Tour de Londre, sur laquelle ouvrent plusieurs prisons.

SCENE PREMIERE.

HUBERT *seul.*

LE Roi paroît troublé. Que craint-il? Et pourquoi
Veut-il s'entretenir avec Névil & moi?
Assiégé de terreurs, tremblant pour sa couronne,
Est-ce encor des complots, des forfaits qu'il soupçonne?
Haï de ses sujets, timide & furieux,
Tout est piége, révolte ou poignard à ses yeux.

Triste sort d'un tyran mal sûr du diadême!
Plus son peuple frémit, plus il frémit lui-même.
Faut-il qu'en cette tour, devoir trop rigoureux!
J'observe de si près les pleurs des malheureux!
N'importe: demeurons dans ce séjour du crime.
Peut-être j'y pourrai sauver quelque victime.
Auprès d'un Roi cruel, de son peuple ennemi,
L'innocence à toute heure a besoin d'un ami.

SCENE DEUXIEME.

HUBERT, LE ROI JEAN, NÉVIL; GARDES.

LE ROI.

A ses Gardes.

SORTEZ.

Ils se retirent.

De cette tour, Hubert, ma confiance
Vous remit dès long-temps la garde & la défense.
Vous, Névil, dans ce fort vous commandez sous lui:
J'y viens chercher moi-même un azile aujourd'hui.

Il s'assied. Hubert & Névil prennent place à ses côtés.

Parmi ces prisonniers qu'il faut craindre sans doute,
Il en est un sur-tout, amis, que je redoute,

HUBERT.

Et qui?

LE ROI.

Ce jeune Arthur, le fils de Godefroi,
Ce seul fils de mon frère, & qui crut être Roi.

NÉVIL.

Ciel, qu'entens-je! En mourant, quoi, Richard, votre frère,
N'a-t-il pu vous léguer le ſceptre d'Angleterre?
A ſon neveu, ſans doute, il vous a préféré;
Mais il en eut le droit, & ce droit eſt ſacré.
Seul, entre Arthur & vous, du ſceptre il fut l'arbitre.
Son teſtament enfin n'eſt-il pas votre titre?
Couronné ſous nos yeux, ſur votre trône aſſis,
Vos droits depuis long-temps ne ſont plus indécis.
A la mort de Richard, s'il eût vu la lumière,
Godefroi, votre aîné, ſuccédoit à ſon frère.
Sans débâts ſur le trône il eût d'abord monté;
Mais ſon fils, mais Arthur en put être écarté.
Il le fut par Richard; &, dès ce moment même,
Son choix a conſacré vos droits au diadême.
Et je ne comprends pas comment, dans votre cœur,
Il entre quelque doute ou la moindre terreur.

HUBERT.

Sire, c'eſt un principe établi ſur la terre,
Qu'un fils dans tous ſes droits repréſente ſon père.
Ainſi, le jeune Arthur, le fils de Godefroi,
Par les droits de ſon père eût été notre Roi;
Mais Richard (je le veux) ſoit raiſon, ſoit caprice,
Vous a tranſmis ſon rang ſans bleſſer la juſtice.
Oublions le paſſé: mais n'entendez-vous pas,
Pour réclamer Arthur, le vœu de ſes états?
Vous-même examinez, voyez ce qu'ils prétendent;
C'eſt leur prince, leur duc que leurs cris redemandent.
Ah! c'eſt le retenir trop long-temps parmi nous.
Il eſt à ſes ſujets, Sire, il n'eſt point à vous.
Rendez-leur cet enfant.

NÉVIL.

Mon avis est contraire.
Arthur est de la paix un garant nécessaire.
Dans les plaines d'Anjou quand votre bras guerrier
Vainquit ses généraux, l'arrêta prisonnier,
Riche d'un tel ôtage, & dédaignant la gloire,
Vous vîtes, dans lui seul, le fruit de la victoire.
Dans Londre, sur vos pas, vous l'avez amené;
Songez comme on plaignit ce prince infortuné,
Comme on voulut bientôt vous enlever ce gage.
De ses sujets, dit-on, ce complot fut l'ouvrage.
Plus d'un Breton alors fut jeté dans la tour.
Il faut d'un tel complot craindre encor le retour.
Vous connoissez ce peuple. Ici, tout est orage.
Ce prince est dans vos mains, gardez cet avantage.
On peut vouloir encore l'enlever aujourd'hui,
Et cette tour, du moins, vous répondra de lui.

HUBERT.

Sire, hé quoi, cet enfant (je vous parle sans feinte.
Peut-il à votre cœur inspirer tant de crainte?
De lui si quelque chose étoit à redouter,
Ce seroit son malheur qu'on aime à raconter.
Sire, m'en croirez-vous? Sensible à sa misère,
Rendez-lui, sans tarder, les États de sa mère.
Qu'il retourne en Bretagne, où ses tristes sujets
L'appellent chaque jour par leurs justes regrets.
Si Constance respire, après sa longue absence,
Elle ira, près d'un fils, bénir votre clémence,
Sans vouloir vainement défendre, à l'avenir,
Des droits qu'elle abandonne & ne peut soutenir.

LE ROI.

Hé bien! c'est cet enfant qu'il faut que je redoute.
Ce n'est point un vain bruit, une erreur que j'écoute.

On en veut à mon trône ; on vient de m'informer
Qu'en sa faveur bientôt un parti doit s'armer.

NÉVIL.

Et que prétendroit-il ? Croit-on que l'Angleterre
Place au trône un enfant privé de la lumière ?
Car enfin c'est un bruit qui, par vos soins semé,
S'est répandu par-tout, & par-tout confirmé.
Sire, ce bruit heureux, quoiqu'il soit infidèle,
Eteindra des Anglois & l'amour & le zèle.
Ne vous alarmez point. Quel que soit ce parti,
Vous savez leur complot, il est anéanti.

LE ROI.

Mais le peuple est extrême & facile à séduire.

NÉVIL.

Il lui faut plus d'un jour pour vous ôter l'empire.

HUBERT.

Il s'emporte aisément.

NÉVIL.

Il obéit toujours.

HUBERT.

Mais, vous n'avez pas, Sire, entendu leur discours.
Quand Arthur est exclus du trône d'Angleterre,
Hé pourquoi, disent-ils, lui faire encore la guerre ?
Falloit-il que son oncle, outrageant leur destin,
S'armât contre une veuve & contre un orphelin ?
Né du sang de nos Rois, est-ce pour la misère,
Pour les murs d'un cachot qu'Arthur est sur la terre ?
Qu'a donc fait cet enfant, ce prince infortuné ?
Hélas ! est-ce un forfait pour lui que d'être né ?
Dix ans, voilà son age ; & sa triste paupière

N'ouvre plus dans ses yeux passage à la lumière.
Ses yeux, quand le jour luit, privés de son flambeau;
Semblent déja couverts de la nuit du tombeau.
Encore si sa mère, en aidant sa foiblesse,
Donnoit à cet enfant ses soins & sa tendresse.
Mais elle est loin de lui, sans asile, sans cour.
C'est en vain qu'il l'appelle, en appellant le jour.
Ainsi, ce bruit trompeur, qu'a semé votre adresse,
Le rend encor plus cher, touche, émeut, intéresse:
Et les mères sur-tout, en regardant les cieux,
Ne le nomment jamais que les larmes aux yeux.
Non, Sire, le pouvoir, la force n'est pas sûre.
Craignez d'aigrir les cœurs & d'armer la nature.
Renvoyez en secret ce prince en ses états.
La justice le veut, ne la repoussez pas.

LE ROI.

Il n'est pas temps encore. Hubert, je vais attendre
Un de ces factieux qu'on doit bientôt surprendre.

Il se lève.

Vous, Névil, suivez-moi. Vous, Hubert, de ce pas;
Allez voir cet enfant & ne l'instruisez pas.
Tous ses droits incertains & qu'on agite encore,
Il est à souhaiter, Hubert, qu'il les ignore.
Qu'aucun autre que vous ne s'approche de lui.

Il sort avec Névil.

SCENE TROISIEME.

HUBERT *seul.*

CHER Arthur, quel sera ton destin aujourd'hui?
Croirai-je enfin pour toi que le ciel se déclare?

Mais hélas ! je crains tout d'un Roi ſombre & barbare.
Noble & jeune captif qu'on prive de ſon rang,
A quoi tiennent tes jours ? A la peur d'un tyran.
Va, je te ſervirai juſqu'à ma dernière heure.

En regardant la porte de ſa priſon.

O le ſang de mes Rois, eſt-ce-là ta demeure ?
Dieu ! ſouſtrais ſon enfance à de perfides coups !
Mais ouvrons. Ma main tremble.

SCENE QUATRIEME.

HUBERT, ARTHUR.

ARTHUR.

AH, cher Hubert, c'eſt vous !
Savez-vous de ma mère au moins quelque nouvelle ?

HUBERT.

Non. Je n'ai rien appris, & tout ſe taît ſur elle.

ARTHUR.

Tout ſe taît !

HUBERT.

Vous pleurez.

ARTHUR.

Ah ! je tremble toujours.
Daigne le ciel la plaindre & veiller ſur ſes jours !
Mais pour moi, cher Hubert, hélas ! je lui demande
De me laiſſer mourir.

HUBERT.

Votre tristesse est grande.
Vous haïssez donc bien cette sombre prison ?

ARTHUR.

Jugez vous-même, Hubert ; voyez si j'ai raison.
Dites : n'est-il pas dur, quand le ciel me fit naître
Pour vivre en un palais, libre, heureux & sans maître,
D'être ainsi sous ces murs ? Ah! sans vos soins si doux,
Je serois mort cent fois.

HUBERT.

Mais vous m'aimez donc, vous ?

ARTHUR.

Si je vous aime! --Hubert, quand je vous vis paroître ;
Je n'étois pas d'abord jaloux de vous connoître.
Mais lorsque j'eus enfin pu lire dans vos yeux...

HUBERT.

Hé bien! qu'y vîtes-vous ?

ARTHUR.

Je rendis grace aux cieux.
J'y lus qu'un jour (mon cœur m'avertissoit d'avance)
Vous m'aimeriez.

HUBERT. *A part.*

Sans doute. O l'aimable innocence!

ARTHUR.

Dites-moi, cher Hubert, avez-vous des enfans ?

HUBERT.

L'hymen ne m'a jamais fait de si chers présens.

ARTHUR.

Ah! Je les eusse aimés. Oubliant mes misères,
J'aurois, parmi nos jeux, cru vivre avec mes frères.
Hubert....

HUBERT.

Vous m'observez.

ARTHUR.

Je pense que vos traits
Montrent toujours votre ame & n'ont trahi jamais.

HUBERT.

Et ceux du Roi?

ARTHUR.

Du Roi?

HUBERT.

Dites.

ARTHUR.

Puis-je connoître...
Hubert... si...

HUBERT.

Répondez. Ils vous font peur, peut-être?

ARTHUR.

O si quelque ennemi l'animoit contre moi!
Si je pouvois, Hubert, m'échapper!

HUBERT.

A part.

Ciel! Hé quoi!

Y songiez-vous, Arthur?

ARTHUR.

Ah! Déja dans moi-même...
J'ai regardé par-tout, &c...

HUBERT.

Prince, je vous aime.
Gardez-vous d'y penser. Prenez garde. Le Roi...

ARTHUR.

Il me tueroit peut-être, Hubert! oui, je le croi.
Si pourtant vous m'aidiez.....

HUBERT.

Silence! Il faut se taire.

A part.

Non, jamais, ce bonheur nous ne l'aurons.

ARTHUR. *A part.*

J'espère.
Vous venez de vous dire, à vous-même, à l'instant:
« Non: jamais ce bonheur nous ne l'aurons ».

HUBERT.

Comment!

ARTHUR.

Oui: vous avez dit nous. Oh! Si j'osois tout dire!...

HUBERT.

Hé bien, Arthur! Parlez. Vous devez m'en instruire.

ARTHUR.

Mais votre bouche, au moins, n'en parlera jamais;

A mon oncle ſur-tout.

HUBERT.

Oui, je vous le promets.

ARTHUR.

Il me faut un ſerment, je le veux.

HUBERT.

A part.

Quel myſtère!

Un ſerment, & par qui?

ARTHUR.

Jurez-moi par ma mère.

HUBERT.

Oui: je jure par elle. Allons, inſtruiſez-moi.

ARTHUR.

Ah! c'eſt le ciel, Hubert, qui m'inſpira, je croi.

HUBERT.

Parlez.

ARTHUR.

Dans mon berceau, ma mère, à ma naiſſance,
Se plût, d'un don bien cher, à parer mon enfance,
D'une croix que toujours, fidèle à ſon deſſein,
Avec reſpect, Hubert, je portai ſur mon ſein.
Elle m'a dit ſouvent, lorſque j'ai pu l'entendre:
» Puiſſe ce ſigne heureux, mon cher fils, te défendre,
» Te protéger toujours »! Dans ma captivité,
Un eſpoir à mon cœur enfin s'eſt préſenté.

HUBERT.

J'entends.

ARTHUR.

Sur cette croix, pour me faire connoître,
J'ai gravé ces trois mots qui toucheront peut-être,
Anglois, ſauvez Arthur !

HUBERT.

Et l'avez-vous ?

ARTHUR.

Oh non!
Je l'ai fait auſſi-tôt tomber de ma priſon.

HUBERT.

Quel étoit votre eſpoir?

ARTHUR.

Qu'un mortel, né ſenſible,
Tel que vous, cher Hubert, de cette tour horrible,
Avec quelques amis, voudroit bien me tirer.

HUBERT.

Arthur, à cette erreur n'allez pas vous livrer.

ARTHUR.

Oui, vous avez raiſon. Ah! s'il étoit poſſible!
Si ces pierres, ce mur n'étoit pas inſenſible!
Mais d'où viennent mes pleurs? Qui les fait donc couler?
Votre main, cher Hubert! Je ſens mon corps trembler.
La mort eſt ſur mes pas, la terreur m'accompagne.
Oh! ſi vous m'emmeniez au fond de la Bretagne!
Si notre fuite..... Hubert, ayez pitié de moi.
Voyez à vos genoux le fils de Godefroi,
Le ſang des ſouverains.

HUBERT.

On vient, cachez vos larmes.

ARTHUR.

Hubert! Mon cher Hubert!

HUBERT.

Rentrez.

Il le renferme dans sa prison.

SCENE CINQUIEME.

HUBERT *seul.*

Avec quels charmes
Il vient de me parler! O mon Dieu! si ta croix
Pouvoit de sa prison le tirer cette fois!
C'est toi qui dans les fers inspirant son enfance,
Lui fis, par cette croix, tenter sa délivrance;
Ton œuvre est commencée, achève, éclate enfin!
Ne t'es-tu pas nommé le Dieu de l'orphelin?
O si ta croix tombée entre des mains fidelles.....

SCENE SIXIEME.

HUBERT, LE ROI JEAN.

LE ROI.

On vient de découvrir le chef de ces rebèles.
Sous ces murs, par mon ordre, on l'amène enchaîné.
Dans les états d'Arthur on prétend qu'il est né.

C'eſt un mortel ſans nom, courbé par la vieilleſſe.
Sa bouche avouera tout par crainte & par foibleſſe.
Avec art cependant il faut l'interroger.

HUBERT.

Sire, d'un pareil ſoin vous pouvez me charger.

LE ROI.

Mais il eſt dans ces lieux une femme inconnue,
Parmi les noms obſcurs, dans la foule perdue,
Qui d'un premier complot ſervoit la trahiſon,
Quand un parti d'Arthur attaqua la priſon.
D'autres ſoins occupé, tout ce que j'ai ſu d'elle;
C'eſt qu'elle eſt jeune encore, & qu'on l'a nomme Adèle.
J'aurois pu dans l'inſtant la punir du trépas;
Mais elle vit, Hubert, je ne m'en repens pas.
Ce chef de conjurés la connoîtra peut-être.
La Bretagne, dit-on, tous deux les a vu naître.
Permets-leur de ma part un facile entretien;
Entends, ſans être vu, leurs diſcours, leur maintien.
L'un par l'autre, en un mot, tâche de les ſurprendre.
Ah! c'eſt encor d'Arthur que je dois me défendre.
Cherchons les criminels, découvrons leurs complots;
Et de leur ſang après faiſons couler les flots.

Il ſort avec Hubert.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HUBERT, CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle;* KERMADEUC.

HUBERT.

Étranger, oui, le Roi craint d'être trop sévère,
Et sans doute votre âge adoucit sa colère.
Madame, dès long-temps prisonnière en ces lieux,
Le jour doit à la fin vous paroître odieux.
Le Roi plaint votre sort, & malgré son injure,

A tous les deux.

Il veut vous rendre au moins votre prison moins dure.
Vous pourrez vous parler, &, sous ces murs, tous deux,
Goûter le seul plaisir qui reste aux malheureux.

Il sort.

SCENE DEUXIEME.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle,* KERMADEUC.

KERMADEUC.

J'ignore les ennuis que votre ame renferme,
Madame; mais des miens je touche enfin le terme.
Je sens que chaque jour m'approche du tombeau,
Et du soleil pour moi fait pâlir le flambeau.

La terre me rappelle. Il eſt temps de lui rendre
Ce corps preſque détruit que ſon ſein va reprendre ;
Mais vous, madame, vous! A la fleur de vos ans,
Vous aurez à gémir, à ſoupirer long-temps.
Dans nos malheurs pourtant, madame, je rends grace
Au deſtin moins cruel qui près de vous me place.
Quoiqu'ici pour nos jours je craigne avec raiſon,
Je tremblerois bien plus dans une autre priſon.
Vous connoiſſez Pomfret.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Pomfret! ce lieu terrible ;
Ce château ſi fatal, ſanglant, inacceſſible ;
Où tant de grands, de rois ont reçu le trépas ;
Où le tyran nous frappe & ne ſe montre pas;
Où tant d'ordres ſecrets, ou plutôt tant de crimes,
Sans bruit & ſans péril immolent ſes victimes.
Si le Roi m'envoyoit ſous ces murs odieux,
Je crois que de terreur je mourrois à ſes yeux.

KERMADEUC.

C'eſt ici, par pitié, que le ciel nous raſſemble.
Dans nos malheurs, du moins, nous gémirons enſemble ;
Mais vos yeux, je le vois, ont verſé bien des pleurs ;
Leur éclat fut ſouvent flétri par les douleurs.
Que je plains votre ſort!

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Votre pitié me touche.
Hélas! mes longs malheurs m'avoient fermé la bouche.
Qu'il eſt doux pour ce cœur qui trop long temps s'eſt tû,
D'entendre encor du moins l'accent de la vertu!

KERMADEUC.

Madame, pardonnez : je me trompe ſans doute ;
Mais plus je vous regarde & plus je vous écoute,

Plus

Plus je me sens troublé, plus je crois dans vos traits
Démêler..... Vaine erreur!

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Ah, parlez!

KERMADEUC.

Non. Jamais
Mes yeux, mes tristes yeux ne reverront Constance.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Quoi! vous la connoissez?

KERMADEUC.

Hélas! dans son enfance
Je l'ai vue à sa cour, quand son père autrefois
A ses nobles Bretons dictoit encor ses loix.
Il n'est plus; & sa fille, errante, malheureuse,
Dérobe ou traîne au loin son infortune affreuse.
Ma souveraine, hélas! n'a plus dans l'univers
Que la fuite, ses pleurs, & peut-être des fers.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Vous êtes donc instruit de toute sa misère?

KERMADEUC.

Le plus grand de ses maux, madame, est d'être mère.
Ah! Si vous aviez vu, dans des temps plus heureux,
Arthur, son jeune Arthur, cet enfant généreux,
De graces & d'esprit étonnant assemblage,
Et déja de nos ducs annonçant le courage!
Oui: j'étois prêt pour lui, je ne m'en repens pas,
Dans un projet trop juste, à braver le trépas.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Un projet! Ciel qu'entens-je! (Ecoutez, je suis mère)

Un enfant!.... Ah! parlez, expliquez ce mystère;
Ne me déguisez rien.

KERMADEUC.

Madame, écoutez-moi.
Au pied de cette tour, dans un muet effroi,
Je déplorois le sort de la triste Constance,
Les malheurs de son fils, son sort, son innocence.
Je cherchois sous quels murs, facile à s'alarmer,
Son tyran soupçonneux avoit pu l'enfermer.
Hélas! est-il vivant, me disois-je en moi même.
Tandis que m'égarant dans ma tristesse extrême,
Je laissois mes regards, errant sur leurs contours,
Parcourir l'épaisseur de ces antiques tours,
J'y découvris dans l'ombre une étroite ouverture,
Par où, dans ces cachots, ranimant la nature,
Le soleil, chaque jour, vient, par ses premiers feux,
Consoler la langueur & l'œil du malheureux,
Du malheureux qui semble oublier sa misère,
Et du moins un moment sourit à sa lumière.
Une main en jetta, prompte à se dérober,
Un objet inconnu que mon œil vit tomber.
Je cours. Ciel, qu'apperçois-je! ô fortuné présage!
De la foi des chrétiens le sacré témoignage,
Une croix sur laquelle, immobile & surpris,
En cachant mes transports, je lus ces mots écrits.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Hé bien! quels sont ces mots? Hâtez-vous de répondre.

KERMADEUC.

Anglois, sauvez Arthur! Vous semblez vous confondre.
D'où vous vient tout-à-coup ce promp saisissement?

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Il seroit dans ces murs!

KERMADEUC.

Et qui donc ?

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Mon enfant,
Arthur, mon cher Arthur.

KERMADEUC.

Quoi, c'est vous! c'est Constance!
C'est vous, ma souveraine! ô ciel! ô providence!

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Quels étoient vos desseins, vieillard trop généreux?

KERMADEUC.

Tirer votre cher fils de son cachot affreux,
Armer tous vos Bretons, soulever l'Angleterre,
Le rendre à son pays, à son peuple, à sa mère.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Ah ! je l'avois tenté, ce courageux dessein;
Le ciel qui l'a trahi, l'avoit mis dans mon sein.
Du moins dans mon malheur, à mon secret fidelle,
J'ai déguisé mes traits, j'ai pris le nom d'Adèle.
Sous d'humbles vêtemens, dans mon adversité,
J'ai porté le mépris, des fers, la pauvreté.
Mais je n'en gémis point, puisque mon fils respire.
Il est, il est ici.

KERMADEUC.

Tremblez de l'en instruire.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

L'avez-vous cette croix, cet instrument sacré
Du plus grand des projets, par le ciel inspiré ?

KERMADEUC.

Craignant d'être surpris, ma prudence & mon zèle
L'ont remise à Kerbeck, mon compagnon fidèle.
Cette croix dans ses mains va grossir un parti
Qui, malgré nos revers, n'est point anéanti.
Ce signe des chrétiens soutiendra leur courage.
Oui, j'en conçois l'espoir; oui, j'en crois mon présage.

SCENE TROISIEME.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.* KERMADEUC. HUBERT.

Hubert paroît tout-à-coup.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

A Kermadeuc.

O ciel! qu'avons-nous dit? Ah, mon fils est perdu!
On sait tout.

HUBERT.

Oui, madame, & j'ai tout entendu.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Bas à Kermadeuc.

Hélas! j'avois déja conçu quelque espérance.

KERMADEUC.

Bas à Constance.

Nous-mêmes nous en avons averti la vengeance.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

à Hubert.

Ils nous ont entendus, ces murs silencieux.

HUBERT.

Ces murs ont, en tout temps, des oreilles, des yeux.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Vous savez de nos maux la déplorable histoire?

HUBERT.

Et si je les plaignois, daigneriez-vous m'en croire?

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Vous, qui dans cet instant...

HUBERT.

J'ai paru vous trahir;
Mais votre sort me touche, & je viens vous servir.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Hélas! que dites-vous? Et sur ce témoignage...

HUBERT.

De ma sincérité desirez-vous un gage?
Je veux moi-même ici seconder vos desseins,
Délivrer votre fils, ce vieillard que je plains;
Vous sauver tous les trois.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Qu'entends-je! Puis-je craindre
Que si long-temps, hélas! vous consentiez à feindre?
Par de cruels devoirs, à votre état lié,
Vous êtes donc encore sensible à la pitié?

HUBERT.

Ne suis-je pas un homme?

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Ah! jamais sur la terre,
Les tyrans n'éteindront ce sacré caractère.
Avec ce sentiment, hélas! tout cœur est né,
L'homme gémit par-tout sur l'homme infortuné.

KERMADEUC.

Comment nous échapper de cette tour funeste?

HUBERT.

J'y commande, il suffit. Je me charge du reste.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Ah! plaignez les terreurs d'un vieillard consterné
Que vos rares bienfaits ont d'abord étonné.
Oui, vous allez sans doute achever votre ouvrage.
Pourtant, si vous vouliez m'en donner quelque gage,
Si vous sentiez combien, dans ce cœur palpitant,
S'irrite le desir d'embrasser mon enfant!

HUBERT.

Non. Je vous ai compris. Perdez cette espérance.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*
Bas à Kermadeuc.

Sa voix m'a fait frémir. Que faut-il que je pense?
à Hubert.
Puis-je au moins dire un mot & vous interroger?
Etes-vous père?

HUBERT.

Moi! ce nom m'est étranger.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*
à part.

Je n'en obtiendrai rien. Du moins, si votre adresse

M'aidoit à soulager le vœu de ma tendresse!
Un moment, sous ce voile, immobile témoin,
Si je pouvois le voir & l'entendre de loin!
Ce bonheur sur mes maux répandroit quelques charmes,
Je me dirois du moins, en répandant des larmes,
Je suis donc mère encor! C'est mon fils que je vois.
Voilà son air, son port & son geste & sa voix.
Hélas! vous méritiez sans doute d'être père.
Sa prison n'est pas loin. Vous voyez, je suis mère.
Oh! daignez seulement ne pas me le cacher.
Me refuserez-vous?

HUBERT.

Je vais vous le chercher.

Il sort.

SCENE QUATRIEME.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*
KERMADEUC.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Auprès des malheureux, sous ces voûtes terribles,
Le ciel a quelquefois placé des cœurs sensibles.
Il a plaint nos malheurs, il ne peut nous trahir.

KERMADEUC.

Non, je ne le crois pas.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Il cède à mon desir.
Je vais revoir mon fils.

KERMADEUC.

Mais de votre tendresse,
Madame, en ce moment, rendez-vous la maîtresse.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Je la ferai.

KERMADEUC.

L'on vient.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Je tremble.

KERMADEUC.

Ah, dans ces lieux,
Sous ce voile, avec soin, cachez-vous à ses yeux.

Elle se retire dans un enfoncement.

SCENE CINQUIEME.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.* KERMADEUC. HUBERT. ARTHUR.

Hubert amène le jeune prince.

ARTHUR.

à Kermadeuc.

Vieillard, vous dont j'honore & l'âge & la sagesse,
Est-il vrai qu'à mon sort votre cœur s'intéresse ?

KERMADEUC.

Souffrez qu'avec respect, & touchant votre main,
Je m'incline, en pleurant, devant mon souverain.

ARTHUR.

Que faites-vous? hélas! dans l'état où nous sommes,
Le ciel me dit assez qu'il fit égaux les hommes.
C'est bien plutôt à moi, par de justes tributs,
D'honorer le premier votre âge & vos vertus.
La Bretagne, vieillard, dit-on, vous a vu naître.

Mais pour moi, j'ai perdu l'efpoir d'y reparoître.
Mon peuple eft-il heureux ?

KERMADEUC.

Il fent tous vos malheurs,
Et le feul nom d'Arthur lui fait verfer des pleurs.

ARTHUR,

à part.

Qu'il eft doux d'être aimé ! Sentiment plein de charmes !
Si je pouvois, un jour, les payer de leurs larmes !
J'eus une mère, hélas ! vous avez vu fa cour.
On ne fait ni fon fort, ni quel eft fon féjour.
Peut-être elle n'eft plus.

KERMADEUC.

Pourquoi perdre efpérance ?
Le ciel peut vous la rendre, & plutôt qu'on ne penfe.

ARTHUR.

Quel bonheur ! cher Hubert, l'efpérez-vous auffi ?
Je voudrois bien la voir, mais ce n'eft pas ici.
Dites-moi : penfez-vous qu'elle refpire encore ?

HUBERT.

Je vous l'ai déja dit, tout fon peuple l'ignore.

ARTHUR.

Ah ! fi...

HUBERT.

Raffurez-vous.

ARTHUR.

Si tel eft mon malheur,
Je n'ai plus, cher Hubert, qu'à mourir de douleur.
Ma mère !

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

O Dieu!

ARTHUR.

Ma mère!

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

O contrainte cruelle!

ARTHUR.

Viens près de moi.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Je meurs.

ARTHUR.

C'est Arthur qui t'appelle.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Hé bien! courons..... Je cède à mon saisissement.

HUBERT.

Bas.

Contenez ces transports.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

O constance! ô tourment!

Arthur! mon cher Arthur!

ARTHUR.

Que viens-je ici d'entendre?

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Bas.

C'est ta mère.

HUBERT.

Bas.

Arrêtez.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Je ne puis m'en défendre.

HUBERT.

à Kermadeuc.

J'entends du bruit. On vient. Allons : retirez-vous.

à Arthur.

Suivez-moi, je le veux. Madame, laissez-nous.

Elle sort cachée sous son voile, & regardant toujours son fils.

SCENE SIXIEME.

HUBERT *seul.*

Ils sont sortis. Ce bruit m'aura trompé peut-être.
Non : d'un si doux transport mon cœur n'est plus le maître.
Quelle mère ! & quel fils ! Qu'apperçois-je ? le Roi !

SCENE SEPTIEME.

HUBERT. LE ROI.

LE ROI.

Mon chagrin, cher Hubert, m'amène près de toi.

HUBERT.

Quoi donc ?

LE ROI.

De l'amiral la triste mort s'approche ;
Peut-être n'est-il plus. — Je me fais un reproche.

HUBERT.

Sur quoi?

LE ROI.

Lorſque toujours tu m'as ſi bien ſervi,
C'eſt de n'avoir encor rien fait pour mon ami.

HUBERT.

J'ai rempli mon devoir quand je vous fus fidèle.

LE ROI.

Tous nos ſujets pour nous n'ont pas le même zèle.
Laiſſe-moi faire, Hubert: oui, bientôt, je le vois,
Je pourrai m'acquitter de ce que je te dois.
Hé bien! ces priſonniers? cette femme inconnue,
Quelle eſt-elle?

HUBERT.

Je l'ai long-temps entretenue,
C'eſt une femme obſcure, & foible, & ſans ſecours,
Dans l'ombre & dans l'oubli traînant ici ſes jours.
Quand on voulut d'Arthur vous arracher l'enfance,
De ce premier complot on lui fit confidence;
Et dès qu'il fut connu, vos ordres, dans ces lieux,
L'ont, dans le même inſtant, ſouſtraite à tous les yeux;
Des projets avortés d'une troupe imprudente,
J'oſe vous en répondre, elle étoit innocente.
Vous pourriez, moins ſévère, & ſans crainte aujourd'hui,
Par pitié pour tous deux, la laiſſer près de lui.

LE ROI.

Mais ce vieillard?

HUBERT.

Je n'ai rien tiré de ſa bouche.
Il ſe taît froidement ſur tout ce qui le touche.

LE ROI.

Il faut, mon cher Hubert, les obſerver tous deux.

HUBERT.

Sire, plus que jamais je veillerai ſur eux.

LE ROI.

Mais en douté-je, Hubert? N'ai-je pas vu ton zèle?
Par-tout, dans tous les temps, tu m'es reſté fidèle.
Mon ami, je le ſais: je peux compter ſur toi.
Névil cherche à me plaire, il feroit tout pour moi.
De mes moindres chagrins il comprendroit la cauſe.
Mais, Hubert, c'eſt ſur toi que mon cœur ſe repoſe.
Sur toi.—Je t'aime, Hubert.

HUBERT.

Croyez, Sire.....

LE ROI.

Aujourd'hui,
Si mon front t'a paru triſte & chargé d'ennui,
Ce n'eſt pas ſans ſujet, la foudre eſt ſur ma tête.
Déja, pour m'aſſurer d'un port dans la tempête,
J'ai doublé les ſoldats, les poſtes de la tour;
J'en ai fait mon rempart, mon eſpoir, mon ſéjour.
Avec Névil & toi j'en défendrai la porte.
Je veux qu'aucun mortel n'y pénètre & n'en ſorte.

HUBERT.

Que craignez-vous?

LE ROI.

Le peuple examine mes droits.
Il a ſouvent exclus, repris, chaſſé ſes rois.
Ce peuple, ces complots, ce vieillard, tout me gêne.
J'entends l'Anglois qui gronde & frémit dans ſa chaîne.
C'eſt cet Arthur encor que l'on veut délivrer.

HUBERT.

Ah! pour lui vainement on oſe conſpirer.

LE ROI.

Malheur aux criminels, leur péril eſt extrême.
Je ne ſuis point encor laſſé du diadême.

HUBERT.

Mais vous règnez.

LE ROI.

Hubert, je vois ſur mon chemin
Un ſerpent qui.....

HUBERT.

Parlez.

LE ROI.

Qui m'épouvante.

HUBERT.

Enfin ?

LE ROI.

Qui s'accroît tous les jours... Qui vit dans ce lieu même..
Que tu connois.

HUBERT.

Arthur ?

LE ROI.

C'eſt lui. Le rang ſuprême,
Le jour, tant qu'il vivra, me feront odieux.
Je crois le voir, l'entendre, à toute heure, en tous lieux.
Il faut de ce tourment qu'enfin je me délivre.

HUBERT.

Vous voulez donc ſa perte, & qu'il ceſſe de vivre ?

LE ROI.

Oh non ! je ne veux point ordonner ſon trépas.
Il n'eſt point néceſſaire.

HUBERT.

Il ne mourra donc pas ?
Mais..... quels ſont vos deſirs ?

LE ROI.

Tu ſais que l'Angleterre
Croit ſes yeux dès long-temps fermés à la lumière ;
Qu'il ne peut plus régner. Si, combattant pour lui,
Le peuple dans la tour me forçoit aujourd'hui ;
S'il voyoit, d'un faux bruit reconnoiſſant la fable,
Que de régner ſur eux il eſt encor capable ;
Par ſon amour pour lui, par ſa haine pour moi,
Arthur, n'en doute pas, ſeroit bientôt leur Roi.
Il faut, mon cher Hubert, ſans que rien nous retienne
Il faut que ce faux bruit...

HUBERT.

Achevez.

LE ROI.

Qu'il devienne
Vrai, vrai. Tu m'as compris ; tu peux tout dans ce lieu ;
Tu ne veux point ſa mort. Sauve ton maître. Adieu.

Il ſort.

SCENE HUITIEME.

HUBERT *ſeul.*

L'AI-JE bien entendu ! C'eſt-là ce qu'il deſire.
Un enfant !.. Quelle horreur !.. A peine je reſpire.

Par quels détours..... ô ciel, il a cru me gagner!
Un semblable forfait peut-il s'imaginer?
Arthur, dans ta prison, pour charmer ton enfance,
Il te restoit, du moins, le jour & l'espérance.
Le jour! ce bien si cher! Comment, ô justes cieux!
Comment porter le fer dans de si jeunes yeux!
Cette idée... O terreur! Je frémis, je m'égare.
Loin de moi, tout-à-coup il a fui, ce barbare;
Il a craint que... Courons : cherchons à le toucher.
Calmons sur-tout sa peur prompte à s'effaroucher.
Qui sait... Peut-être... Allons. Arthur, dans ta misère,
Dieu m'a donné pour toi des entrailles de père.
Mais ce n'est point assez: dans un péril si grand,
O ciel! apprends-moi l'art de fléchir un tyran.

Il sort.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

ACTE III ET DERNIER.

SCENE PREMIERE.

HUBERT.

QUOI ! je trouve par-tout un obſtacle invincible !
Le Roi fuit mes regards, ce monſtre eſt inviſible.
Je n'ai pu lui parler ; Névil eſt avec lui.
Cher Arthur, c'eſt ta mort qu'on prépare aujourd'hui.
De quelques jours du moins s'il différoit ſon crime,
Je parviendrois peut-être à ſauver la victime.
Mais il eſt inquiet, défiant, ſoupçonneux.
S'il ſe chargeoit lui ſeul du miniſtère affreux...
Oui, c'eſt la mort d'Arthur qu'il demandoit peut-être.
Et Névil, inſtrument des deſirs d'un tel maître,
Névil, ce courtiſan de la faveur épris,
Qui court à la fortune & l'achète à tout prix ;
S'il trouvoit, ce Névil, un moment ſi funeſte,
Le Roi n'a qu'à parler, par un mot, par un geſte,
Il y verra d'Arthur l'arrêt & le trépas.
Il briguera ce meurtre, & n'héſitera pas.
Je n'en ſaurois douter, ſi tu ne perds la vue,
O mon prince, tu meurs, & c'eſt moi qui te tue.
Oui, par pitié... Je dois, il le faut... Non, jamais.
Soleil, cache le jour à de pareils forfaits !
Cher enfant !.. Il s'approche. Ah ! contre tant de charmes,
Dans mon cœur déchiré, comment trouver des armes !
Que faut-il faie, ô ciel !

SCENE DEUXIEME.

HUBERT, ARTHUR.

ARTHUR.

QUE ce moment m'eſt doux !
Ma joie, en vous voyant, renaît auprès de vous.
Vous êtes triſte, Hubert !

HUBERT.

Oui.

ARTHUR.

D'où vient ce nuage ?
J'ai cru que j'avois ſeul la triſteſſe en partage.
Si j'étois libre, Hubert, comme un ſimple berger,
Aucun chagrin, je crois, ne viendroit m'affliger.
Je vivrois, même ici, content & ſans me plaindre.
Mais mon oncle me craint, je dois auſſi le craindre.
Hélas! qu'ai-je donc fait ? Eſt-ce ma faute à moi,
Hubert, ſi je ſuis né le fils de Godefroi ?
Ah ! plût au ciel, Hubert, que vous fuſſiez mon père !
Car vous m'aimeriez, vous.

HUBERT.

Moi!

ARTHUR.

Quel regard ſévère !
Vous aurois-je offenſé ?

HUBERT.

Non.

ARTHUR.

Pourquoi donc, hélas !

Votre œil eſt-il changé, ſi le cœur ne l'eſt pas?
D'où vient donc que pour moi vous n'êtes plus le même?
N'aimez-vous plus Arthur autant qu'Arthur vous aime?

HUBERT.

Qui vous a dit.....

ARTHUR.

Sur moi tournez des yeux plus doux;
Les miens ſe plaiſent tant à s'arrêter ſur vous.

HUBERT.

A part.
O douleur! ô pitié!

ARTHUR.

Vous avez quelque peine,
Hubert, j'en ſuis la cauſe, & crois que c'eſt la mienne.

HUBERT.

Comment?..

ARTHUR.

Dans ma priſon, au travers de ces murs,
Où l'œil peut pénétrer par des détours obſcurs,
J'ai vu.....

HUBERT.

Quoi?

ARTHUR.

(La terreur eſt encor dans mon ame)
Un fer que des ſoldats rougiſſoient dans la flamme.
Eſt-il vrai, cher Hubert? Par ce fer quelquefois
On dit que de la vue on a privé des rois.
Ces ſoldats me font peur; leur front dur & barbare...
Hélas! dans cette tour qu'eſt-ce donc qu'on prépare?

HUBERT.

Aux soldats.

Je me charge de tout. Je crois devoir suspendre,
Pour quelque temps encor, l'ordre que j'ai reçu.

ARTHUR.

Je m'étois bien douté que vous seriez vaincu.

HUBERT.

Silence!

ARTHUR.

Hubert!

HUBERT.

Sortez.

ARTHUR.

Hubert!

HUBERT.

Sortez, vous dis-je?
Vous, soldats, laissez-nous.

Les soldats emmènent Arthur.

SCENE QUATRIEME.

HUBERT *seul.*

O charmes! ô prodige!
Quel cœur à la pitié ne se seroit rendu?
Mais ce tigre qui veille... Hélas! il est perdu.
Ah! si sa mort au roi n'étoit plus nécessaire!
S'il cessoit d'écouter sa frayeur sanguinaire!
Si, dans la crainte enfin de son propre danger,

Il retenoit le fer dont il veut l'égorger !
Que dis-je ? Ai-je oublié qu'il s'arma contre un père,
Qu'il chercha, le perfide, à détrôner son frère,
Richard, qui lui légua, par ce fourbe trompé,
Le sceptre des Anglois sur Arthur usurpé?
Il craint sans doute, il craint que tout Londre en alarmes,
Pour la mère & le fils ne prenne enfin les armes.
Il va les éloigner; il va, ce tigre affreux,
Sous les murs de Pomfret les immoler tous deux.
Non, non : à sa pitié je ne dois point m'attendre.
Plus il versa de sang, plus il doit en répandre.
Et depuis quand les rois, par l'orgueil emportés,
Pour un meurtre de moins se sont-ils arrêtés?
Quel frein enchaîneroit ses barbares caprices?
Névil, voici l'instant de placer tes services;
Tu dois en profiter; mais peut-être qu'ici
Son œil jaloux m'observe... O terreur! le voici.

SCENE CINQUIEME.

HUBERT, NÉVIL.

NÉVIL.

MONSIEUR, le Roi, dans vous, voit un sujet fidèle,
Et d'un ordre secret a chargé votre zèle.

HUBERT.

Si cet ordre est secret, Monsieur, qui vous l'a dit?

NÉVIL.

Le Roi.

HUBERT.

Le Roi!

NÉVIL.

Lui-même.

HUBERT.

A part.
O ciel !

NÉVIL.

Il vous prefcrit
De ne point l'accomplir. Et déja fa prudence
A fait venir, fans bruit, Arthur en fa préfence.
Cet enfant eft à craindre, & dans ces jours d'effroi,
Il peut de quelque trouble inquiéter le Roi.
Si fon péril le veut, fi l'état le demande,
Peut-être il ufera d'une rigueur plus grande.

HUBERT.

Plus grande ! Et la raifon?

NÉVIL.

On vient de l'informer
D'un bruit qui court dans Londre, & qui doit l'alarmer.

HUBERT.

Hé, quel eft donc ce bruit?

NÉVIL.

Que Conftance y refpire,
Qu'Arthur a, par le fang, des droits à cet empire.
Si ce bruit fe confirme, (hélas ! je plains fon fort)
Mais le Roi dans l'inftant le condamne à la mort.

HUBERT.

Si ce bruit l'abufoit, s'il n'étoit qu'un vain fonge,
Perdra-t-il un enfant fur la foi d'un menfonge ?

NÉVIL.

Si ce bruit n'eft point vrai, (telle eft fa volonté)
Le premier ordre alors doit être exécuté.

HUBERT.

Mais par qui ?

NÉVIL.

Je l'ignore. Et le Roi veut lui-même
Guider les coups secrets de son pouvoir suprême.
Il a choisi les mains dont il veut se servir.
De ce qu'il aura fait on viendra m'avertir.

SCENE SIXIEME.

HUBERT, NÉVIL, UN OFFICIER.

NÉVIL.

A l'officier.

ARTHUR est-il vivant?

L'OFFICIER.

Il vit... mais... je m'égare...
Dans ses yeux.....

HUBERT.

Juste ciel !

L'OFFICIER.

Hélas! un fer barbare...

HUBERT.

Mais qui veillera donc, dans ce triste séjour,
Sur cet enfant privé de la clarté du jour ?

L'OFFICIER.

Le Roi veut, par vos mains, le confier au zèle
D'une femme inconnue, & que l'on nomme Adèle.

Prisonnière en ces lieux, elle peut aisément
Servir de conductrice à cet illustre enfant.
Auprès de vous bientôt vous la verrez se rendre;
Pour se charger du prince, & d'un devoir si tendre.
Ce jeune prince, hélas! se taît dans ses douleurs,
Et de ses yeux flétris verse encor quelques pleurs.
Il souffre sans murmure, il se plaint en silence.
Dans son air, dans son port, dans sa noble constance;
On reconnoît les mœurs, l'esprit de ses ayeux,
Et ce calme innocent qu'il portoit dans les yeux.
On le conduit ici. Votre pitié fidelle
Voudra bien le remettre entre les mains d'Adèle.
Je me retire.

Il sort.

NÉVIL.

Allons: je vais trouver le Roi.

Il sort en même-temps que l'Officier, mais par un autre côté.

SCENE SEPTIEME.

HUBERT *seul.*

Ai-je assez contenu mon horreur, mon effroi!
O maintenant, mes pleurs, coulez, sans vous contraindre!
Des regards du méchant vous n'avez rien à craindre.
Dès son aurore, hélas! ô mon prince! ô mon roi!
L'astre brillant du jour est donc éteint pour toi!
Est-ce-là l'héritier du sceptre d'Angleterre?
O ciel! dans quel état le rendrai-je à sa mère!

SCENE HUITIEME.

HUBERT, CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle*,

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Dois-je croire qu'ici les cieux moins inhumains
Vont remettre, par vous, mon enfant dans mes mains?
Ciel! avec quel plaisir ses yeux verront sa mère!
Vous soupirez!

HUBERT.

Madame...

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Ah! parlez, quel mystère..:

HUBERT.

Je ne puis.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Je le veux.

HUBERT.

Vous mourriez dans mes bras.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Dans mon cœur, par ce mot, vous portez le trépas.

HUBERT.

Non.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Dites-tout, Hubert, & s'il faut que j'expire.....

HUBERT.

Votre fils.....

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Achevez. Il n'eſt plus!

HUBERT.

Il reſpire.
Mais hélas! dans ſes yeux (ô crime! affreux ſéjour)
Un fer rouge & brûlant vient d'éteindre le jour.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Je me meurs. O mon fils!.. Quel monſtre! je ſuccombe.
Arthur! mon cher Arthur! mon enfant!

HUBERT.

Ah! la tombe
Va s'ouvrir pour tous deux.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Le ciel me vengera.
J'armerai l'Angleterre, & Londre m'entendra.
Frémis, tyran, frémis. On verra mes misères.
Mon enfant dans les bras, j'appellerai les mères.
Je me meurs, je me meurs — O jour, fuis de mes yeux,
Puiſque mon cher Arthur ne peut plus voir les cieux!

HUBERT.

Madame, ah! dans mon ſein laiſſez couler vos larmes!

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Hubert, eſt-il bien vrai? Quoi, ſes yeux pleins de charmes,
Ses yeux, d'un fer barbare ont ſenti la rigueur.
Ce fer, ce fer brûlant eſt entré dans mon cœur.

HUBERT.

Madame, au nom d'un fils, au nom de la nature,
Par ce ciel qui bientôt va venger votre injure,
Ecoutez le conseil que j'ose vous donner.
Le forfait est affreux ; il me fait frissonner ;
Mais un autre plus grand peut vous attendre encore.
Songez qu'un tigre ici nous cherche & nous dévore.
S'il vous connoît, hélas ! vous verrez dans l'instant
Tomber, sous son poignard, votre fils palpitant.
Vous allez voir ce fils. Contraignez-vous, madame ;
Renfermez vos douleurs, vos sanglots dans votre ame.
Qu'il ignore à jamais, ce prince infortuné,
Que c'est de votre sang, dans ce sein qu'il est né.
A vos traits maintenant il ne peut vous connoître ;
Mais hélas ! votre voix l'avertira peut-être.
S'il s'en souvient encor, s'il en étoit frappé,
Par vous-même, à l'instant, qu'il en soit détrompé.
Sous les yeux d'un tyran, tremblez qu'une imprudence
Ne découvre sa mère au fer de sa vengeance.
Un seul mot, un soupir peut vous perdre tous deux.
Conservez-vous, du moins, cet enfant malheureux.
Hélas ! à vous aimer vous trouverez des charmes.
Vous guiderez ses pas, il essuiera vos larmes.
Vous paîrez son amour par les plus tendres soins.
Il vivra sans vous voir, mais il vivra du moins.
Allons : efforcez-vous de cacher ce mystère.
Oubliez, s'il se peut, que vous êtes sa mère.
Allons : promettez-moi...

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Je le promets.

HUBERT.

Grand Dieu !
Son fils va s'approcher, va paroître en ce lieu,
Donnez-lui le pouvoir de cacher sa tendresse !

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Je le promets. Mon fils !

HUBERT.

Vous l'allez voir, princesse.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Mon fils ! mon fils !

HUBERT.

Je sors, & vais vous le chercher.

Il sort.

SCENE NEUVIEME.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle, seule.*

Je crois déja, je crois l'entendre s'approcher.
Mon Dieu ! si j'ai sur lui placé, dès sa naissance,
Le signe des chrétiens & de notre espérance,
Ce signe dont la foi de ses nobles ayeux
Planta sur ton cercueil l'étendard glorieux,
Hélas ! je n'ai point pu te servir par les armes;
Mais je mets à tes pieds & mes fers & mes larmes;
J'y mets un cœur de mère. Ah ! je le sens frémir.
Le voilà. J'ai promis. Dieu, daigne m'affermir !

SCENE DIXIEME.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle,*
HUBERT, ARTHUR.

ARTHUR *conduit par Hubert.*

Cher Hubert, guidez-moi. Quand il luit sur la terre,
Hélas ! du jour en vain je cherche la lumière,

Demain, à ſon retour, je ne la verrai pas.
Que ne m'ont-ils plutôt fait ſouffrir le trépas!
Mais dites, cher Hubert, (au moins, je le deſire)
Eſt-ce vous, dont la main doit ici me conduire?
M'aimerez-vous toujours? Je ne puis vous quitter.

HUBERT.

Cher prince!

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

O ciel!

ARTHUR.

Hubert, qui peut nous écouter?
Oui, l'on a dit, ô ciel! & je viens de l'entendre.
Quelle eſt donc cette voix & ſi douce & ſi tendre?

HUBERT.

C'eſt la voix d'une femme.

ARTHUR.

Ah! je m'en ſuis douté.
J'en ai connu d'abord la ſenſibilité.
Elle ſouffre peut-être.

HUBERT.

Oui. C'eſt une étrangère,
Qui gémit comme vous, comme vous priſonnière.

ARTHUR.

Je la plains. Quel ſujet l'amène parmi nous?

HUBERT.

Le Roi, pour vous ſervir, l'attache auprès de vous.

ARTHUR.

Vous me quitterez donc ?

HUBERT.

Ma tendresse assidue
Reviendra, chaque jour, jouir de votre vue.

ARTHUR.

Vous me le promettez ?

HUBERT.

Oui.

ARTHUR.

Madame, excusez ;
Je dois aimer Hubert; mais où suis-je? ah! daignez
Me prêter votre main, elle me sera chère.

En la prenant.

Je crois, en la touchant, m'appuyer sur ma mère.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

De vous, avec plaisir, prince, je prendrai soin.

ARTHUR.

Vous le voyez, madame, hélas! j'en ai besoin.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Que pour vous, de pitié, mon cœur se sent atteindre!

ARTHUR.

Si j'étois votre fils, vous seriez trop à plaindre.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Si le ciel vous daignoit rendre une mère ?

ARTHUR.

Oh, non,
Je ne la verrois plus.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Ah! dans votre abandon,
Je la remplacerai par le plus tendre zèle.

ARTHUR.

Vous êtes mère aussi, vous me tiendrez lieu d'elle.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Ah! je la suis déja. Cher prince, à vos malheurs
Je donnerai mes jours, mes nuits, mon sang, mes pleurs.
Dieu! que je suis pour vous loin d'être une étrangère!
Arthur, mon cher Arthur!

ARTHUR.

C'est la voix de ma mère.
J'ai cru, dans cet instant, l'entendre me nommer.

HUBERT.

Prince, que dites-vous?

ARTHUR.

Mon cœur se sent charmer.
Madame... est-il bien vrai?... Je doute si je veille.
Ah! ce nom retentit encore à mon oreille.
Arthur, mon cher Arthur! elle parloit ainsi.
Oui, je cherche ma mère, & ma mère est ici.

HUBERT.

Non, prince, croyez-moi.

ARTHUR.

C'est moi que j'en veux croire.

HUBERT.

Vous avez de sa voix dû perdre la mémoire.

ARTHUR.

Mais, Madame, pourquoi ne répondez-vous pas?

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Si j'étois votre mère, hé! le tairois-je? — Hélas!

ARTHUR.

Vous l'êtes.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Non.

ARTHUR.

Je doute... O supplice! ô mystère!
Cieux! rendez-moi le jour pour connoître ma mère.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Eh bien! oui, c'est mon nom; ce seul bien m'est resté.
C'est ce flanc malheureux, ce sein qui t'a porté.
Je goûte enfin, mon fils, oubliant toute injure,
Le plaisir le plus doux qu'on doive à la nature.

ARTHUR.

Ma mère!

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

O mon Arthur! je peux donc te nommer!

ARTHUR.

Votre Arthur, sans vous voir, peut encor vous aimer.

HUBERT.

On vient, cachez vos pleurs, & taisons ce mystère.

ARTHUR.

Je veillerai sur moi, prenez soin de ma mère.

SCENE ONZIÈME.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*
HUBERT, ARTHUR UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

à Hubert.

Le roi veut vous parler. Il sort d'entretenir
Un nouveau conjuré que l'on vient de saisir.
Jamais son triste front ne fut plus redoutable.
Mais vous, Arthur, Adèle & ce vieillard coupable
Que de fers, dans ces murs, son ordre a fait charger,
Il veut vous voir tous quatre, & vous interroger.
J'ignore son dessein.

Il sort.

SCENE DOUZIEME.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*
HUBERT. ARTHUR.

HUBERT.

O Dieu ! quel peut-il être ?

à Constance.

Emmenez cet enfant. Le tyran va paroître.

SCENE TREIZIEME.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.* HUBERT. ARTHUR. LE ROI. KERMADEUC. NÉVIL. SOLDATS.

LE ROI, *suivi de Névil & de soldats. à Constance & à son fils.*

Restez tous deux.

Il fait signe à Névil & aux soldats de sortir; Névil & les soldats obéissent.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle. à part.*

Je tremble.

HUBERT. *A part.*

O toi, ciel instruis-nous
Pour dérober la mère & le fils à ses coups.

LE ROI.

à Kermadeuc.

Vieillard, de mes soupçons dissipe le nuage.
Je veux te délivrer. Je plains tes fers, ton âge.
Mais je veux être instruit. Je compte sur ta foi.
Que cherchois-tu dans Londre? Est-ce un asile?

KERMADEUC.

Moi
Je n'en ai pas besoin.

LE ROI.

Qu'y venois-tu donc faire?

KERMADEUC.

C'est mon secret.

LE ROI.

Je veux pénétrer ce myſtère.

KERMADEUC.

Tu ne le ſauras point.

LE ROI.

Les rois, (l'ignores-tu ?)
De ſe faire obéïr ont toujours la vertu.

KERMADEUC.

Je ſais mourir.

LE ROI.

Crois-moi, vieillard dur & farouche,
Les ſupplices bientôt pourront t'ouvrir la bouche.

KERMADEUC.

Je ſais ſouffrir.

LE ROI.

Peut-être. Et le tourment plus fort...

KERMADEUC.

Un Breton brave tout, la douleur & la mort.

LE ROI.

A part.

Nous verrons : réponds-moi. Je pourrai le ſurprendre.

Tout-à-coup.

Connois-tu cette croix que l'on vient de me rendre ?

KERMADEUC.

Moi !.. je ne réponds plus.

LE ROI.

Tu vas mourir. Soldats!

ARTHUR.

Effrayé pour le vieillard.

Ah, mon oncle, écoutez!

LE ROI.

A part

Que veut-il dire?

ARTHUR.

Hélas

LE ROI.

Enfant, hé quoi, de vous cette croix eſt connue?
Touchez-la.

ARTHUR.

Je ne puis en juger par la vue.

La tâtant.

Oui, c'eſt elle.

LE ROI.

à part. *Bas.*

Qu'entends-je? Hubert, écoute bien.

HUBERT.

Bas.

Je ſuivrai tout par ordre & je ne perdrai rien.

LE ROI.

Jeune prince, approchez. Vous allez tout me dire.
Oui, je n'en doute pas. Allons, il faut m'inſtruire.
La ſimple vérité, voilà ce que je veux.

ARTHUR

Vous n'affligerez point ce vieillard malheureux?

LE ROI.

à Constance, sous le nom d'Adèle.

Non. Je vous le promets. Vous frémissez, Madame.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

J'admirois cet enfant, la bonté de son ame,
L'intérêt qui l'émeut pour ce vieillard.

LE ROI.

Hé bien!

D'où vous vient cette croix? Parlez.

ARTHUR.

Je m'en souvien,

C'est de ma mère, hélas!

LE ROI.

Oui; mais je viens d'y lire:

Anglois, sauvez Arthur. Qui sur donc les écrire,
Ces mots?

ARTHUR.

C'est moi.

LE ROI.

J'entends: mais pour quelle raison?

ARTHUR.

J'étois las de gémir dans ma triste prison.
Chaque jour augmentoit le poids de ma misère;
J'y soupirois pensif, j'y regrettois ma mère;
Je l'appelois la nuit. Croix sainte, entends mes vœux!
Sauve, hélas! lui disois-je, un enfant malheureux.
Un espoir vint me luire; &, par ma main tracée,
Sur cette croix enfin j'expliquai ma pensée.
De la tour aussi-tôt je la laissai tomber.

LE ROI.

Mais encor, quel espoir avoit pu vous flatter ?
Vouliez-vous des Anglois animer la colère ?

ARTHUR.

Ce projet convient-il, hélas ! à ma misère ?
Je voulois seulement leur rappeler mon nom,
Et ne plus voir enfin les murs de ma prison.

LE ROI.

à Kermadeuc, brusquement.

Cette croix est tombée entre tes mains, perfide ?

KERMADEUC.

Qui te l'a dit ?

LE ROI.

Kerbeck, à qui ta main timide
L'a remise en secret lorsque l'on t'a saisi.
Il m'a tout avoué, ton complice est ici.

KERMADEUC.

Hé bien ! connois-moi donc. Je ne suis point un traître.
J'ai tout fait, je l'ai dû, pour délivrer mon maître.
Je respectois ton trône & ne l'attaquois pas.
Je voulois rendre Arthur, mon prince à ses états.

LE ROI.

Comment règneroit-il, quand, privés de lumière,
Ses yeux....?

KERMADEUC.

Va, nous l'aimons ; sa race nous est chère.
N'a-t-il pas pour régner les droits de ses ayeux ?
Qu'importe que le jour soit éteint pour ses yeux ?
Il en reste un plus pur dont il verra la flamme ;
Et ce jour qui lui manque, il l'aura dans son ame.

LE ROI.

De ta vertu, vieillard, mon cœur eſt pénétré.
Hé bien! vis près d'Arthur, n'en ſois plus ſéparé.
Cette femme, à tous deux prodiguant ſa tendreſſe,
Va ſervir ſon enfance & ſervir ta vieilleſſe.

KERMADEUC.

C'eſt du moins un bienfait que je tiendrai de vous.
Nos malheurs réunis pèſeront moins ſur nous.
Nous mourrons tous ici, nos vœux vous le demandent.

LE ROI.

Non, vous n'y mourrez point, d'autres lieux vous attendent.
Vous y pourrez tous trois conſoler vos douleurs.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Où doit-on nous conduire?

LE ROI.

A Pomfret.

CONSTANCE, *ſous le nom d'Adèle.*

Ciel! je meurs.

LE ROI.

D'où lui vient, cher Hubert, cette pâleur mortelle?
Je ne ſais, mes ſoupçons ſe ſont tournés ſur elle.

HUBERT.

Le ſeul nom de Pomfret a produit ſa terreur.
Ce nom chez les Anglois fut toujours en horreur.
L'habitude à ces lieux attache ſa misère.
Elle eſt foible, crédule, & de plus, elle eſt mère;
Et le cœur d'une mère eſt ſi prompt à trembler!

LE ROI.

Femme, je plains ton fort & veux te consoler.
Sois libre, oublie enfin les douleurs qu'il te coûte;
Va retrouver ton fils.

CONSTANCE, *fous le nom d'Adèle.*

Il ne vit plus, fans doute.

LE ROI.

Peux-tu délibérer? Hé quoi! de ta prifon
Crains-tu donc de fortir?

CONSTANCE, *fous le nom d'Adèle.*

Dans mon trifte abandon;
A mes fers, à ces murs, je fuis accoutumée;
Et mon ame à l'efpoir pour jamais eft fermée.

LE ROI.

C'en eft trop: dans mes mains remettez cet enfant.

CONSTANCE, *fous le nom d'Adèle.*

Ne me l'enlevez pas!

LE ROI.

Ciel! qu'entends-je?

CONSTANCE, *fous le nom d'Adèle.*

O tourment!

LE ROI.

Enfant, femme, vieillard, ici tout eft complice.
Je le veux, je l'ordonne. Hubert, qu'on le faififfe.

HUBERT.

Madame, au nom des cieux, ne le retenez pas.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Il faudra, tout sanglant, l'arracher de mes bras.

HUBERT.

Le roi veut...

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Non, jamais.

HUBERT.

Redoutez sa colère.

Lui arrachant l'enfant avec violence.

Il veut être obéi.

ARTHUR.

Il s'échappe des mains d'Hubert; il reste sans guide, éperdu, les bras levés vers le ciel, ne sachant où se jeter.

Ciel! où suis-je? Ah, ma mère!

LE ROI.

Sa mère!

CONSTANCE.

Oui, je la suis, il tient de moi le jour.
C'est Arthur, c'est mon sang, l'objet de mon amour.
Mais vous, Hubert, mais vous, qui preniez sa défense,
Vous m'arrachez mon fils, vous trahissez Constance;
Vous servez, sans rougir, un tyran furieux
Qui par un fer brûlant vient d'outrager ses yeux.
J'ai tout su par vous seul.

LE ROI.

Tu me trompois, parjure!

HUBERT.

Oui, je servois le ciel, l'honneur & la nature,
La veuve d'un héros, le fils de Godefroi.
Dans quel état, barbare, as-tu réduit mon roi!

Enfant, à qui le ciel prodigua tant de charmes,
Pour la dernière fois, sois baigné de mes larmes.
Voilà, voilà ta mère ! Ah ! vois-tu, malheureux,
Ces voûtes s'indigner à ton aspect affreux,
Ces pierres, ces anneaux, moins durs que tes entrailles,
S'élever contre toi du sein de ces murailles ?
Non : je n'invoque plus, pour payer tes forfaits,
Cette foudre qui gronde & ne punit jamais.
Cieux ! frappez les tyrans par un autre tonnerre !
Du sort de cet enfant instruisez l'Angleterre !
Qu'à ce bruit, chaque mère, au lieu de s'affliger,
Croie avoir, sur lui seul, un enfant à venger !
Pour déchirer tes yeux par un juste supplice,
Qu'un fer entre leurs mains étincelle & rougisse !
Ou plutôt, que tes yeux, de ton ombre alarmés,
Ne se r'ouvrent jamais par la terreur fermés !
Règne, mais en tremblant, muet, pâle, immobile,
Rampant sous ces cachots pour chercher un asile ;
Séchant, mourant enfin de l'éternel effroi
Que réserva le ciel aux tyrans tels que toi !

LE ROI.

Holà, soldats, à moi !

SCENE QUATORSIEME.

CONSTANCE, HUBERT, ARTHUR, LE ROI, KERMADEUC, NÉVIL, SOLDATS.

LE ROI.

En montrant Hubert & Kermadeuc.

NÉVIL, qu'on les saisisse !

En montrant Hubert. *En montrant Hubert & Kerm.*

Commandez à sa place & hâtez leur supplice.

A Constance & à son fils. Aux soldats.

Vous, restez dans ces lieux ; & qu'ils n'en sortent pas.

A part.

J'ai maintenant sur-tout besoin de leur trépas.

Il lui parle à l'oreille.

On vient. Névil, écoute.

SCENE QUINZIEME.

CONSTANCE, ARTHUR, LE ROI, NÉVIL, SOLDATS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

au roi.

ON crie, on court aux armes;
Le peuple est en fureur, la ville est en alarmes.
On veut sauver Arthur.

LE ROI.

à Névil.

Il suffit. Viens, suis-moi.
Névil, je vais combattre, & je compte sur toi.

Il sort d'un côté, & Névil de l'autre.

SCENE SEIZIEME.

CONSTANCE, ARTHUR.

ARTHUR.

ON me laisse avec vous.

CONSTANCE.

Ah ! ce ciel que j'implore
Me permet donc, mon fils, de t'embrasser encore !
Mais le roi (j'en frémis) de quelque ordre secret
Vient de charger Névil, c'est sans doute un forfait.

Dieu nous laisseroit-il tous les deux sans défense ?

ARTHUR.

Eh ! qui de ses décrets peut avoir connoissance?

CONSTANCE.

Il nous protégera.

ARTHUR.

Mais s'il ne le fait pas !
S'il avoit dans ce lieu marqué notre trépas !

CONSTANCE.

O mon fils !

ARTHUR.

Faut-il donc en sentir tant d'alarmes !
La mort finit nos maux, la mort tarit nos larmes.
Je bénis ces cachots où je fus enfermé.
A l'attendre du moins ils m'ont accoutumé.
Ma mère, dites-moi : Dieu près de lui rassemble
Tous les cœurs vertueux, trop heureux d'être ensemble.
S'il me place en ce jour, avec vous, dans les cieux,
Pour vous revoir encor me rendra-t-il mes yeux ?

SCENE DIX-SEPTIEME.

CONSTANCE, ARTHUR, KERMADEUC.

KERMADEUC.

Venez, suivez mes pas. Nos soldats en furie
Au perfide Névil ont arraché la vie.
Hubert s'est joint au peuple, Hubert combat pour vous.
Le tyran est vaincu, ne craignez plus ses coups.
Nous l'avons désarmé. C'est en vain, dans sa rage,

Qu'il cherchoit, dans la foule, à s'ouvrir un passage.
Le peuple, le soldat accablent tour-à-tour
Ce tigre fremissant qu'on entraîne à la tour.
Venez braver aussi ce tyran qu'on abhorre;
Montrez-lui votre fils, puisqu'il respire encore.
Tous les deux, sans péril, vous pouvez l'approcher.
Ne fuyez plus.

CONSTANCE.

Moi fuir! ah! je cours le chercher.
Sortons, volons.

Elle se précipite avec son fils sur les pas de Kermadeuc.

SCENE DIX-HUITIEME.

UN OFFICIER.

O jour de douleur & de joie!
Constance! Arthur! Venez. C'est Hubert qui m'envoie.
Mais je les cherche en vain. Que sont-ils devenus?

SCENE DIX-NEUVIEME.

L'OFFICIER, HUBERT.

L'OFFICIER.

Avec le transport de la joie & de la confiance.

JE le vois, cher Hubert, on nous a prévenus.
Eh! qui ne brigueroit la douceur & la gloire
D'apprendre à la vertu l'instant de sa victoire?

HUBERT.

La gloire en est au ciel.

L'OFFICIER.

Et le bonheur pour vous.
Goûtez, goûtez enfin un triomphe si doux.

Oui, vous ſauvez Arthur, ſa mère, tout l'empire.
C'eſt le ciel qu'on bénit, c'eſt Hubert qu'on admire.
Voyez-vous ce tyran ? Le peuple, les ſoldats,
Les mutes en fureur accompagnent ſes pas.

SCENE VINGTIEME & dernière.

UN OFFICIER, HUBERT, LE ROI, KERMADEUC, SOLDATS, PEUPLE.

HUBERT.

Au roi.

HÉ bien, tyran, hé bien ! le ciel punit tes crimes.
Et du moins à tes coups j'arrache deux victimes.

LE ROI.

En montrant les corps de Conſtance & d'Arthur.

Les voici toutes deux. Ma main, ma propre main

En montrant le poignard ſanglant qu'on vient de lui arracher, & qui eſt entre les mains d'un ſoldat.

De ce poignard caché leur a percé le ſein.

HUBERT.

Barbare !

KERMADEUC.

Qu'as-tu fait ?

HUBERT.

A Kermadeuc.

Point de cris, point de larmes

En retenant le peuple & le ſoldat qui ſont un mouvement vers le roi.

Anglois, dans ſon vil ſang ne ſouillez point vos armes !

au roi.

Tigre, es-tu satisfait? Vois-tu ces corps sanglans,
Massacrés par ta main, l'un sur l'autre expirans?
Vois-tu ce jeune enfant qu'embrasse encor sa mère,
Et ses yeux où ta rage eteignit la lumière?
Tu ne l'as pas voulu, mon Dieu, que cette croix
Par qui ce noble enfant t'implora tant de fois,
M'aidât à le sauver des mains de ce barbare!
Hélas! il eût montré la vertu la plus rare;
Il eût été prudent, juste, intrépide, humain;
L'état n'eût point gémi sous son sceptre d'airain.
Dieu d'un si cher trésor a privé l'Angleterre,
Et pour le rendre au ciel, il l'enlève à la terre.
J'adore ses desseins, qu'il soit béni! Mais, toi,
Le moment est marqué, tyran, pâlis d'effroi.
Tu voudras jusqu'au bout te livrer à ta rage,
Et régner, comme un tigre, au milieu du carnage.
Mais Dieu t'a réservé le plus affreux trépas;
Et tes soins prévoyans ne t'en sauveront pas.
Je vois, je vois déja de ta bouche perfide
S'approcher le breuvage & la coupe homicide.
J'entends déja tes cris. Tu sentiras soudain
Tous les maux des enfers rassemblés dans ton sein,
Tous ces poisons vengeurs, d'accord pour te détruire,
Et le feu qui dévore, & le fer qui déchire.
Dans ton sein entrouvert, de tes mains arraché,
Par ces poisons brûlans ton cœur sera séché;
Il paroîtra, ce cœur, sous l'œil de tes victimes
Que par-tout sous ces murs entassèrent tes crimes.
Tous ces manes sanglans, sortis de leurs tombeaux,
Viendront, près de ton lit, contempler tes lambeaux;
Et dans ce-même instant où ton effroi commence,
L'éternel sur tes pas a placé sa vengeance.

La toile tombe.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.